

MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXVI - 2016

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE

à Bryn Athyn)¹⁴. Quant au style et à la date d'exécution du bas-relief, ils sont à rattacher à ceux du bas-relief d'angle figurant Isaïe et la Vierge à l'Enfant au portail de Saint-Aventin, ce qui nous oriente vers la seconde moitié, voire le dernier tiers du XII^e siècle, époque du plus grand rayonnement de la sculpture romane commingeoise¹⁵.

Le chapiteau du cloître (fig. 4)

En juin 2015, la Maison de ventes toulousaine Catherine Chausson mettait aux enchères un chapiteau roman en marbre de Saint-Béat figurant des lions cambrés dans un réseau d'entrelacs abritant des fleurons, des fruits, des oiseaux et même un animal fabuleux jouant du luth. Ce chapiteau usé mais au dessin délicat était conservé jusqu'à présent dans une propriété privée et n'avait jamais quitté le Comminges. Il y a près de quarante ans, Gérard Rivère démontrait que cette œuvre caractéristique de l'atelier régional qui a réalisé au moins deux galeries de l'ancien cloître de la collégiale de Saint-Gaudens (autour des années 1150-1180) provenait de ce cloître¹⁶, lequel fut démonté au début du XIX^e siècle et son décor sculpté dispersé. Un certain nombre de chapiteaux avaient pu être récupérés au cours des années 1980. Ils sont présentés dans la galerie nord du cloître remonté qui jouxte la collégiale. D'autres font aujourd'hui la fierté de collections publiques ou privées, en France et à l'étranger (dont la *Glencairn Collection*, une fois encore).

La mise sur le marché des derniers vestiges du cloître est une rareté et la ville de Saint-Gaudens aurait aimé pouvoir récupérer cet élément insigne de son patrimoine. Hélas, le jour de la vente, les enchères grimpèrent à un point qui ne lui permit pas de se porter acquéreur¹⁷. Le chapiteau quitta donc les bords de la Garonne pour trouver refuge chez un antiquaire parisien qui a depuis lors déposé une demande d'exportation. Sachant cela, la

Mairie de Saint-Gaudens s'est rapprochée de l'antiquaire, qui accepterait de lui revendre le chapiteau. La Ville ne disposant pas seule de la somme exigée, elle envisage un montage financier impliquant les collectivités territoriales à divers niveaux, des fonds publics et un recours au mécénat privé. Une course contre la montre est engagée. Laisserait-on une fois de plus le patrimoine commingeois prendre le chemin de l'exil ? Ou bien les Saint-Gaudinois, et tous ceux attachés à la sauvegarde du patrimoine parviendront-ils à s'unir pour faire en sorte que ce chapiteau retrouve le chemin de Saint-Gaudens, où il prend tout son sens ? Tout comme on se plaît à rêver que la stèle antique de Mazères-de-Neste sur laquelle fut sculptée la Vierge à l'Enfant et le moulage du bas-relief de Bryn Athyn puissent un jour être présentés côte à côte.



FIG. 4. CLOÎTRE DE LA COLLÉGIALE DE SAINT-GAUDENS. COPIE *IN SITU* du chapiteau mis en vente en juin 2015 par la Maison Catherine Chausson. Cliché E. Garland.

Addendum : début 2017 le chapiteau est rentré dans les collections du musée de Saint-Gaudens, suite à son rachat par la Ville.

14. Voir Gérard RIVÈRE, « Le cloître de la collégiale de Saint-Gaudens et autres cloîtres commingeois », *Revue de Comminges et des Pyrénées centrales*, tome XCI, 1978-2, p. 161-179, 1978-3, p. 329-340, 1978-4, p. 459-477, et tome XCII, 1979-2, p. 165-186, et plus particulièrement les pages 471-474 du tome XCI et les pages 177-180 du tome XCII. On trouvera des développements sur cette proposition dans Emmanuel GARLAND, « À propos de deux sculptures... ».

15. Emmanuel GARLAND, « Saint-Aventin : un grand atelier de sculpture commingeois : son rayonnement, sa formation et sa disparition », dans la *Revue de Comminges et des Pyrénées centrales*, tome CIV, 1989, p. 63-80.

16. Gérard RIVÈRE, « Le cloître de la collégiale... », tome XCII, 1979-2, p. 171-172.

17. 30 600 euros auxquels il faut ajouter 24% de frais de vente.



Marie-Thérèse Blanc-Rouquette : Les Travaux et les jours*

par Geneviève BESSIS et Christian PÉLIGRY

Avant de présenter le travail inédit de Marie-Thérèse Blanc-Rouquette, *Quatre siècles d'imprimerie à Toulouse* ou « les armes de la lumière », nous avons cru utile de

donner quelques éléments biobibliographiques concernant son auteur. Elle n'aurait pas désavoué ce titre emprunté à Hésiode, étant helléniste.

Marie-Thérèse Rouquette¹ (fig. 1) est née à Narbonne le 21 avril 1920 où son père est chef de gare. La famille se déplace au gré des affectations successives de son père.

C'est ainsi qu'elle fréquente le lycée d'Auch de 1928 à 1936. Puis, elle fait sa terminale en classe de philosophie au lycée de Marmande de 1938 à 1939. C'est une élève aussi brillante dans les matières littéraires que scientifiques. Elle poursuit ses études à la faculté des lettres de Toulouse de 1940 à 1943 et obtient une licence de lettres classiques. Un diplôme d'études supérieures vient couronner ce cursus avec un sujet inédit, *La presse périodique à Toulouse avant 1789* sous la direction du professeur Jacques Godechot, doyen de la faculté des Lettres, et qui sera publié en 1967. Elle possède également un diplôme professionnel, le DTB, diplôme technique des bibliothèques.



FIG. 1. MARIE-THÉRÈSE BLANC-ROUQUETTE. Archives de la S.A.M.F.

Côté vie privée, elle se marie le 26 juillet 1961 à Albi avec Roger Blanc, industriel, et se fait désormais appeler Blanc-Rouquette. Roger Blanc, originaire d'Albi, a fait des études d'architecte. C'est un industriel qui a une fabrique de mobilier. C'est d'ailleurs lui qui fournit les meubles du

bureau de sa femme à la bibliothèque (fig. 2). À un certain moment, il est également producteur d'un vin pétillant d'un domaine dans la région d'Albi.



FIG. 2. MARIE-THÉRÈSE BLANC-ROUQUETTE dans son bureau de la bibliothèque centrale de prêt de la Haute-Garonne. Archives de la S.A.M.F.

Marie-Thérèse Blanc-Rouquette a dirigé la bibliothèque centrale de prêt de la Haute-Garonne de septembre 1965 à décembre 1985. Basée à ses débuts rue de Périgord à la bibliothèque municipale de Toulouse, la BCP selon l'appellation consacrée, déménage dans de nouveaux locaux au Mirail, 1 allée Antonio Machado, en 1975.

Qu'est-ce qu'une BCP ? La bibliothèque centrale de prêt de la Haute-Garonne est créée par décret du 5 juin 1946, une des premières d'après l'ordonnance du 2 novembre 1945 qui en prévoit une par département. Elle est d'abord dirigée par Suzanne Dobelmann-Kravtchenko, puis par Maurice Caillet, tous deux successivement directeurs de la bibliothèque municipale de Toulouse. Nous sommes dans l'immédiat après-guerre et il s'agit de développer la lecture publique dans les zones rurales par un système de dépôts implantés dans les communes de moins de 15000 habitants. Les employés de la BCP transportent les caisses de livres et sillonnent le département dans les bibliobus approvisionnant les dépôts (environ 630), tâche particulièrement ardue car le territoire de la Haute-Garonne est allongé et comporte au sud des parties montagneuses.

En Maurice Caillet, elle trouve un mentor. Ils partagent tous deux le goût pour les livres anciens et ont à leur disposition les riches collections patrimoniales de la bibliothèque municipale de Toulouse, infini sujet d'étude.

Parallèlement à sa lourde charge de directrice d'une bibliothèque de lecture publique, elle poursuit des recherches à la bibliothèque municipale de Toulouse mais

* Communication présentée le 1^{er} mars 2016, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2015-2016 », p. 273.

1. Les quelques photographies que nous avons d'elle font partie d'un ensemble de documents que Mme Odette Molinier a déposé à la bibliothèque de la Société Archéologique, ce dont nous la remercions vivement.

aussi dans les services d'archives, archives municipales de Toulouse, archives départementales de la Haute-Garonne, de l'Ariège, de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Elle publie très régulièrement ses travaux dans des revues savantes².

Citons tout d'abord ses contributions au *Bulletin de la Société ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts* (ce tropisme pour l'Ariège peut s'expliquer car elle possède une maison de famille, côté maternel, à Castelnau-Durban) :

- « Contribution à l'histoire de l'imprimerie au pays de Foix sous l'ancien régime », 1982.

- « Une châtelaine à Castelnau-Durban au XVII^e siècle », 1983.

- « Une page d'hagiographie ariégeoise : saint Raymond de Durban, évêque de Barbastro », 1988, volume 43.

- « Trois prélats face aux options majeures de leur temps : Bernard de Lordat (vers 1453 ?-1547), Henri de Sponde (1568-1643), François de Caulet (1610-1680) », 1985, (7^e Centenaire du diocèse de Pamiers, 1295-1995).

Elle donne à la *Revue française d'histoire du livre* en 1980 un article sur *Un imprimeur toulousain au XVIII^e siècle : Jean-Florent Baour*.

Elle écrit également dans la revue des Toulousains de Toulouse, *L'Autre* où elle rend compte d'une exposition qui s'est tenue en 1985 à la bibliothèque de l'Arsenal sur les débuts de l'imprimerie à Toulouse d'après le fonds Pifteau. Fernand Pifteau (1865-1942), brocanteur et bibliophile, avait réuni une riche collection d'imprimés provenant de Toulouse et de sa région que son héritière vendit à la bibliothèque universitaire de Toulouse en 1946.

Elle participe à des colloques. Elle fait des communications à plusieurs reprises au congrès d'études régionales de la Fédération Languedoc-Pyrénées-Gascogne (en 1975, Couserans et Montagnes ariégeoises, *Les papeteries en pays de Foix sous l'ancien régime* ; en 1981, Le Lauragais, histoire et archéologie, *L'imprimerie à Castelnau-d'Aud sous l'ancien régime* ; en 1986, Montauban et les anciens pays de Tarn-et-Garonne, *L'imprimerie à Toulouse et à Montauban sous l'Ancien Régime* ; en 1988, Luchon et le Comminges, *Livres et imprimeurs dans les Pyrénées Centrales* ; 1993, Toulouse et le midi toulousain, entre terre et ciel du Moyen Âge à nos jours, *Une collection de nouvelles à la main de Gillet aux ADHG, 1763-1765*).

2. Tous les travaux de Marie-Thérèse Blanc-Rouquette sont conservés sous forme de tirés-à-part à la Bibliothèque de la Société Archéologique du Midi de la France.

Ses investigations dépassent le cadre régional ou plutôt témoignent des liens entre notre région et l'Italie. C'est ainsi que pour le colloque intitulé *Échanges culturels dans le bassin occidental de la Méditerranée, France-Italie-Espagne*, tenu en 1989 au Mirail, elle illustre le thème choisi avec *De quelques livres imprimés à Ferrare dans les bibliothèques toulousaines (1480-1621)*.

Le 7 mai 1996, elle donne une communication consacrée à *L'église Saint-Quentin, siège de la corporation des imprimeurs et libraires toulousains* et qui sera publié dans le tome LVI des *M.S.A.M.F.*

Elle collabore à la *Bibliographie toulousaine* d'André Hermet en rédigeant une préface pour le volume 19, intitulé *Cultures, loisirs, visiteurs célèbres, ce qu'on a dit de Toulouse (Archistra, 1994)*. Sur le plan national, elle participe au *Dictionnaire des journalistes, 1600-1789* sous la direction de Jean Sgard (Oxford, Voltaire Foundation, 1999) en rédigeant les notices sur Jean Baour, Jean-Baptiste Brouilhet et Nicolas Caranove.

Elle devient membre de la Société Archéologique du Midi de la France en 1993. Elle adhère aux Vieilles Maisons françaises, participe régulièrement aux sorties qui sont organisées, fréquente assidument les vernissages³, suit très régulièrement les concerts donnés à l'Abbaye de Fontfroide, lieu auquel elle était très attachée car son père possédait une petite maison qui jouxtait le domaine



FIG. 3. MARIE-THÉRÈSE BLANC-ROUQUETTE dans les ruines d'Ampurias. Archives de la S.A.M.F.

3 Témoignage de François Bordes.

de Fontfroide et elle se souvenait de longues randonnées qu'elle y faisait dans sa jeunesse.

Malgré les problèmes de santé inhérents à l'âge, elle poursuit ses travaux sur l'imprimerie et le commerce du livre à Toulouse et dans la région.

Elle décède le 13 mars 2008 à l'âge de 88 ans. Elle avait désigné comme exécuteur testamentaire Mme Odette Molinier et avait légué tous ses biens à l'Ordre de Malte.

Pour clore cette brève évocation de Marie-Thérèse Blanc-Rouquette et avant de laisser la parole à Christian Péligré, nous avons choisi cette photographie où elle visite les ruines d'Ampurias un guide à la main (fig. 3).

Après avoir étudié la presse et l'information à Toulouse sous l'Ancien régime et divers aspects de l'histoire du livre dans le Midi toulousain, Marie-Thérèse Blanc-Rouquette entreprit un ouvrage d'envergure pour lequel il fallait une bonne connaissance de l'histoire locale, une solide culture et une certaine hauteur de vue. L'auteur embrassait en effet quatre siècles d'histoire du livre, depuis les premiers balbutiements de l'imprimerie dans cette ville jusqu'à la fin du second Empire. Un tel travail manquait dans l'historiographie toulousaine : certes, de précieux jalons avaient déjà été posés par toute une génération d'érudits (Castellane, Desbarreaux-Bernard, Anatole Claudin, Raymond Corraze et quelques autres), des documents d'archives avaient été découverts, plusieurs mémoires de maîtrise – souvent de qualité – menés à bien, mais jusqu'à une date très récente, il n'existait aucune étude d'ensemble embrassant le sujet, ni pour une période déterminée ni sur la longue durée. L'immense mérite du projet formé par Marie-Thérèse Blanc-Rouquette résidait donc dans sa volonté de combler une lacune, alors même que l'histoire du livre, dont Henri-Jean Martin fut l'initiateur, s'était développée, depuis cinquante ans, d'une manière spectaculaire un peu partout en France. Marie-Thérèse Blanc-Rouquette cite d'ailleurs à plusieurs reprises Henri-Jean Martin et déplore, en parcourant les index de *l'Histoire de l'édition française*, dirigée par ce dernier et par Roger Chartier, que « Toulouse et sa région y sont peu souvent cités », ce qui d'ailleurs ne me semble pas tout à fait exact. Voilà donc le contexte général dans lequel a germé la présente étude, restée à l'état de tapuscrit car la maladie puis le décès de l'auteur, en 2008, ont empêché ce projet de parvenir à éclosion.

Présentons en quelques mots cet ouvrage inédit et rappelons les conditions dans lesquelles il a été confié à la bibliothèque de la Société archéologique, fin 2014, par Maxence Fabiani, directeur éditorial des

Éditions Loubatières. Ce dépôt a pu être effectué grâce à l'entremise de Maurice Scellès. Il s'agit d'un document de trois cents pages, accompagné d'un cédérom qui rassemble une riche iconographie de plusieurs dizaines d'illustrations : pages de titres, frontispices, portraits, vignettes, lettrines, bandeaux et culs-de-lampe provenant d'ouvrages imprimés à Toulouse. Ce document, tel que nous l'avons examiné avec Geneviève Bessis, ne nous apparaît pas comme la version définitive d'un ouvrage prêt à être publié mais représente plutôt un état intermédiaire, entièrement rédigé et mis en forme, une sorte de brouillon mis au propre, dactylographié par son auteur dont la vue avait beaucoup baissé, puis saisi informatiquement. On peut donc considérer ce document comme la pénultième ou l'antépénultième version d'un état définitif qui aurait sûrement fait l'objet de plusieurs relectures avant le bon à tirer. Par ailleurs force est de constater que cet ouvrage, de façon assez incompréhensible, n'est doté d'aucun appareil critique : pas de notes en bas de page ni en fin de chapitre, pas de références aux différentes sources utilisées, pas de bibliographie exhaustive mise à jour à la date de rédaction du tapuscrit. Est-ce une volonté délibérée de la part de l'auteur ? Connaissant sa rigueur intellectuelle, on peut en douter. Avait-elle l'intention de rajouter des notes à un travail qui n'était pas encore complètement achevé et qui a été brusquement interrompu par sa disparition ? C'est possible. Quoi qu'il en soit, l'absence de notes dans un ouvrage de cette nature lui fait perdre une partie de sa valeur scientifique ; et on ne peut y remédier, à l'avenir, car les papiers et notes de travail de Marie-Thérèse Blanc-Rouquette ont irrémédiablement disparu.

Essayons d'extraire la quintessence de *Quatre siècles d'imprimerie à Toulouse*. Une brève évocation du livre manuscrit sert de préambule à l'arrivée des typographes dans la ville des capitouls. Les disciples de Gutenberg, on le sait, diffusèrent rapidement l'art nouveau de l'imprimerie dans l'Europe entière. Beaucoup étaient d'origine allemande, comme le furent les premiers imprimeurs qui travaillèrent à Toulouse : Jean Parix, Henri Turner, Henri Mayer, Étienne Kléblat. Ce petit chapitre s'achève sur le rôle important joué à Toulouse par les imprimeurs et les libraires lyonnais (tel Barthélemy Buyer), dès la fin du XV^e siècle.

La troisième partie, un peu plus longue (vingt-six pages), a pour titre : « Le Siècle d'or ». On y découvre les pérégrinations de ces artisans du livre qui travaillaient et se déplaçaient au gré des commandes, notamment Jean de Guerlins, présent à Toulouse et dans la région vers 1516-1521 (fig. 4). J'aimerais que l'on puisse démontrer un jour, preuves à l'appui, qu'il s'agissait du même imprimeur

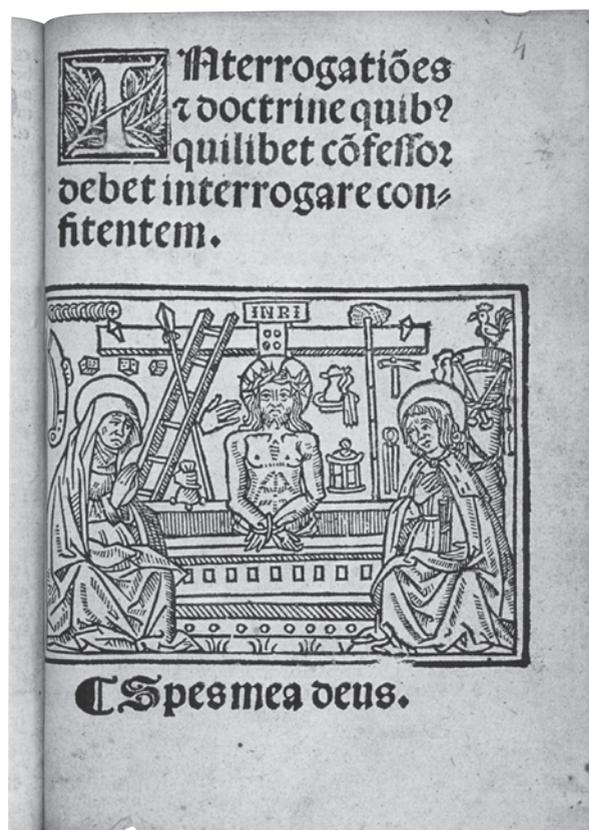


FIG. 4. OUVRAGE IMPRIMÉ PAR JEAN DE GUERLINS le 12 décembre 1520 :
marque typographique de l'imprimeur (Christ de pitié).
Cliché G. Boussières, Bibliothèque d'étude et du patrimoine.

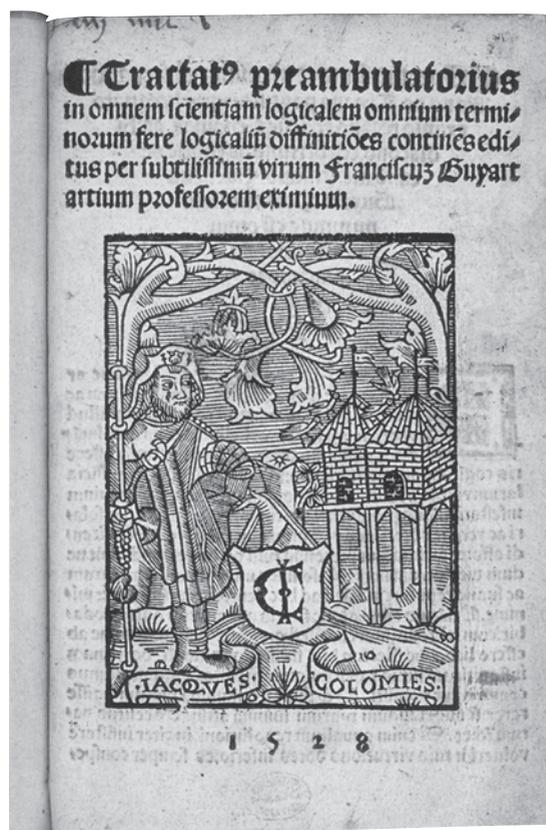


FIG. 5. MARQUE TYPOGRAPHIQUE « PARLANTE » DE JACQUES COLOMIÈS :
un pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle en arrêt devant un
pigeonnier ou colombier (1528). Cliché G. Boussières,
Bibliothèque d'étude et du patrimoine.

que celui dont on suit la trace en Espagne, de Barcelone à Monterrey et de Braga à Salamanque. Mais on trouve aussi des noms qui nous sont peut-être plus familiers : Jean Grandjean (premier typographe d'origine toulousaine), Guyon Boudeville qui a fait récemment l'objet d'une étude de la part de Geneviève Bessis, et surtout Jacques I^{er} Colomiès (fig. 5), fondateur d'une longue lignée d'imprimeurs qui devait se perpétuer jusqu'au début du XVIII^e siècle. N'oublions pas que deux cents ouvrages sont sortis de l'atelier de Jacques Colomiès, soit plus de 20% de la production imprimée toulousaine du XVI^e siècle. C'est l'époque où la profession s'organise avec, en 1510, la naissance du Syndicat des libraires de Toulouse qui se réunissaient dans l'église Saint-Quentin, aujourd'hui disparue ; c'est aussi la période des troubles religieux, avec son cortège de drames et d'exécutions, comme celle de Guyon Boudeville en 1562.

L'étude du « Grand siècle » comporte soixante et onze pages dans l'ouvrage de Marie-Thérèse Blanc-Rouquette ; cette quatrième partie s'ouvre sur une présentation du contexte religieux et culturel de la ville et une analyse des

lettres patentes de 1620 qui règlementaient la profession, avant d'aborder la question de la censure inquisitoriale dans les années 1619-1620 ; puis nous sommes entraînés dans la saga des grandes dynasties d'imprimeurs et de libraires toulousains : les Colomiès, les Boude, les Bosc, les Pech, les Douladoure, dont les fils s'entrecroisent bien souvent grâce à de judicieux mariages. Après cette galerie de portraits vient l'examen de la production imprimée à Toulouse, dans les domaines religieux, historique, juridique, scientifique, médical et littéraire, avec une attention particulière portée à la culture occitane et au plus célèbre des écrivains de langue d'Oc : Peire Godolin. Au cours de la deuxième moitié du siècle, les questions liées au jansénisme et au gallicanisme accaparent les esprits comme les presses toulousaines ; quant à l'opinion publique, elle se nourrit des « occasionnels » qui paraissent de façon irrégulière (fig. 6), et dévore la *Gazette* de Renaudot, imprimée par Jean et Jean-Jacques Boude à partir de 1673, puis le *Mercure galant* à partir de 1694. Il nous semble dommage que Marie-Thérèse Blanc-Rouquette ait sous-estimé l'importance des mazarinades dont nous

connaissons pourtant plus de cinquante spécimens dans les collections de la bibliothèque municipale, même si elles ne sont, il est vrai, pour la plupart, que des réimpressions de mazarinades parisiennes. En revanche, elle accorde une place de choix aux Académies de Toulouse : la bien mystérieuse Académie des Philarètes qui siégeait en l'hôtel d'Adrian de Monluc, comte de Cramail, l'Académie des Lanternistes et celle des Jeux Floraux. Cette quatrième partie consacrée au Grand siècle se termine, de façon très opportune, par une évocation de l'art du livre à Toulouse, à travers les bois gravés dus à des artistes qui se nommaient Jean Baron, Séguenot, Huguot, Lasne, Beaujan, Gilles Antin, Florent-François Rabaut ou encore Paule de Roques, « une précieuse de la gravure » selon Mesuret.



FIG. 6. UN OCCASIONNEL IMPRIMÉ À TOULOUSE EN 1650. Cliché G. Boussières, Bibliothèque d'étude et du patrimoine.

Le Siècle des Lumières investit à lui seul quatre-vingts pages du tapuscrit ; mais il faut signaler d'emblée, ici, la parution d'un ouvrage important, publié à la fin de l'année dernière, par les Presses Universitaires du Mirail : celui de Claudine Adam qui a consacré sa thèse aux imprimeurs-libraires toulousains du XVIII^e siècle (de 1739 à 1788). Cet ouvrage de cinq cent quatre-vingt-dix pages ne contredit pas ou n'infirme pas, bien sûr, les commentaires pertinents de M.-T. Blanc-Rouquette mais va beaucoup plus au fond des choses, d'une manière systématique, rigoureuse et exhaustive.

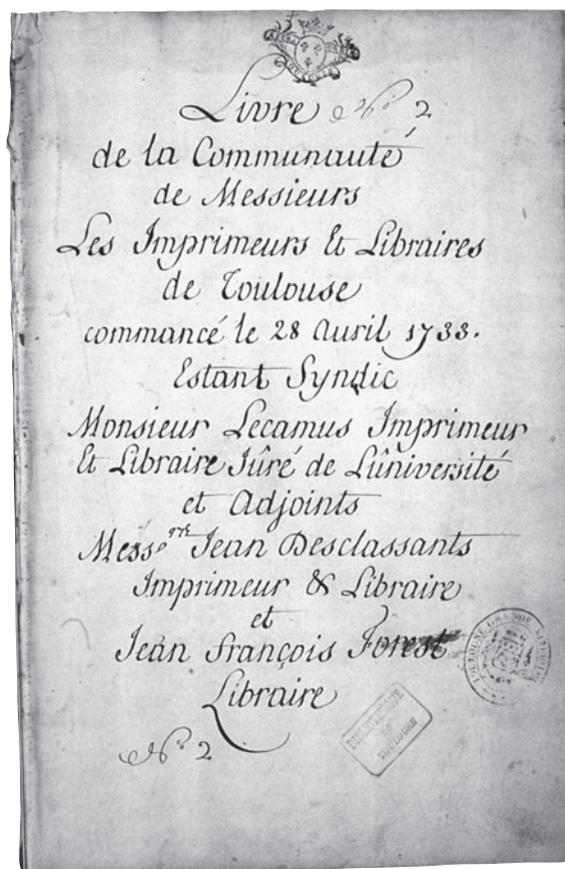


FIG. 7. LIVRE DE LA COMMUNAUTÉ DES IMPRIMEURS ET DES LIBRAIRES DE TOULOUSE, manuscrit du XVIII^e siècle. Cliché G. Boussières, Bibliothèque d'étude et du patrimoine.

L'édit de 1723 qui régit l'activité des artisans du livre ne fait que reprendre les textes antérieurs ; mais de menus changements interviennent, dans un sens de plus en plus restrictif, soumettant les membres de la Communauté (fig. 7) à une censure qui devient plus tatillonne et s'exerce à travers un imbroglio de juridictions aux contours mal définis : juge mage, subdélégué de l'intendant, inspecteurs de la librairie. De vieilles enseignes disparaissent, notamment celle des Colomiès au début du siècle, celle des Boude ou encore celle des Pech en 1743 ; d'autres résistent comme celle des Douladoure. En 1775, on comptait dix imprimeries, à Toulouse, qui totalisaient trente-cinq presses et donnaient du travail à soixante compagnons et apprentis. Tous les maîtres ne faisaient pas fortune, mais ceux qui tenaient le haut du pavé possédaient une maison en ville et des biens à la campagne, à Tournefeuille, Lardenne, Plaisance-du-Touch ou Saint-Jory. Posséder quelques arpents de vigne était pour nombre d'entre eux, le signe d'une incontestable réussite. Citons, parmi les plus importants : Claude-Gilles Lecamus, Jean-François

Caranove qui fut à la fois imprimeur et capitoul, Bernard Pijon, Gaspard Hénault, Antoine Biorosse, lui aussi libraire et capitoul, Florent Baour (1724-1794), le célèbre imprimeur des *Affiches*, qui a magnifiquement réussi et dont le fils, Baour-Lormian, deviendra un jour membre de l'Académie française (mais on sait que celui-ci, de goût trop classique, fut appelé par le groupe des Jeunes-France, Balourd-Dormant). M.-T. Blanc-Rouquette aborde ensuite, par genres ou grandes catégories, la production imprimée qui sortait des presses toulousaines, soulignant au passage le maintien de la littérature religieuse, le succès des calendriers, des almanachs (fig. 8) et des

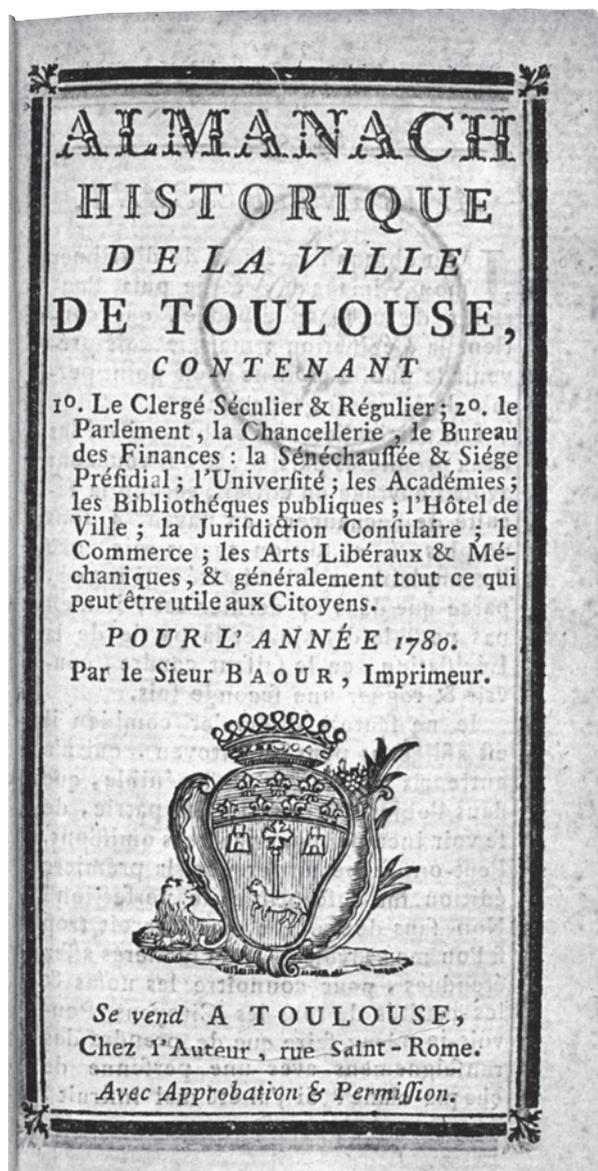


FIG. 8. ALMANACH DE 1780 imprimé par Baour. Cliché G. Boussières, Bibliothèque d'étude et du patrimoine.

occasionnels, et achève ce tour d'horizon bibliographique par une évocation des nouvelles institutions ou sociétés savantes : la Bibliothèque du Clergé, fondée en 1777, avec la bénédiction de l'archevêque Loménie de Brienne, l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture (1751), et l'Académie royale des Sciences, inscriptions et Belles-Lettres (1746). Comme elle l'avait déjà fait pour le Grand Siècle, l'auteur consacre quelques pages à l'illustration du livre : malgré l'importance grandissante des petits et moyens formats (in-12, in-8°, in-4°), de beaux livres ornés de gravures sont encore publiés (songeons au recueil d'ostéologie de Gamelin, en 1779) (fig. 9) ; mais on ne doit pas oublier les innombrables bandeaux, vignettes et culs-de-lampe dus à des artistes tels que Raynaud, Gritner, Claude Arthaud ou Jean-Antoine Gros.



FIG. 9. NOUVEAU RECUEIL D'OSTÉOLOGIE ET DE MYOLOGIE dessiné d'après nature par Jacques Gamelin de Carcassonne, professeur de peinture, de l'Académie de Saint Luc de Rome, Toulouse, J. F. Desclassan, 1779. Cliché G. Boussières, Bibliothèque d'étude et du patrimoine.

Pendant la période révolutionnaire les presses toulousaines ont été essentiellement – pour ne pas dire exclusivement – accaparées par la publication de journaux à l'existence plus ou moins éphémère, et l'impression d'occasionnels de toutes sortes qui rendaient compte d'une actualité sans cesse changeante. Les imprimeurs et libraires de l'Ancien régime disparurent les uns après les autres, à l'exception de Bernard Pijon qui vivait toujours, retiré des affaires, en 1808 ; les veuves, en reprenant les rênes de ces entreprises familiales, comme les veuves Hénault, Desclassan ou Douladoure, formaient une sorte de trait d'union entre l'Ancien et le Nouveau régime.

Les septième et huitième parties permettent à M.-T. Blanc-Rouquette de poursuivre son enquête jusqu'à la fin du second Empire. Avec la disparition du Parlement,

Toulouse perd son statut de capitale régionale et devient chef-lieu de département. Le rapport du préfet de 1810 ainsi que l'enquête de 1822 nous renseignent de façon précise sur les effectifs des imprimeurs et libraires et sur les moyens dont ils disposaient, confirmant la réussite de la famille Douladoure, active depuis le XVII^e siècle. En 1811 naît le Journal général de l'imprimerie (ancêtre de la Bibliographie de la France) : c'est la date communément adoptée dans les bibliothèques pour clôturer l'ère du livre ancien. Les cabinets de lecture font alors leur apparition ; on en dénombrait cinq vers 1820, rue Saint-Rome, rue de la Balance, rue Saint-Étienne. C'est aussi la période de gloire des colporteurs dont le type a été popularisé par Eugène Le Roy ; venus principalement des vallées du Comminges, ils dépassaient sans doute le chiffre de trois mille, en comptant les commis qui travaillaient pour eux, puis leur nombre décrût assez vite au cours de la deuxième moitié du siècle. À l'époque romantique, trois imprimeurs toulousains semblent émerger du lot : Jean-Baptiste Paya à qui l'on doit l'impression des *Mémoires* de la Société archéologique, récemment créée, Auguste de Labouisse-Rochefort et Guilhaud de Lavergne. Douladoure tenait toujours la corde tandis que la dynastie Privat, promise à un brillant avenir, faisait ses débuts en 1839. Dans le cadre de la redécouverte du Moyen Âge, Toulouse renoue avec son passé grâce aux œuvres de Napoléon Peyrat et de Florentin Ducos, grâce aux romans historiques méridionaux, grâce à l'Académie des Jeux floraux qui jouit d'un lustre renouvelé sous le patronage de Clémence Isaure que réinventent à qui mieux mieux peintres et sculpteurs, grâce enfin à la Société Archéologique du Midi de la France et à Alexandre Du Mège qui n'hésite pas, pour la bonne cause, à inventer de faux documents ! La publication de revues érudites, telle la *Revue du Midi* (fig. 10), participe de la vitalité générale de la presse que stimulent les nouvelles techniques d'impression et l'élévation progressive du taux d'alphabétisation. Le retour de la censure en 1852, lorsqu'est proclamé le Second Empire, concernait non seulement les périodiques mais aussi les livres. Il fallut attendre 1866 et surtout 1870 pour que les professionnels du livre fussent affranchis de toute contrainte par une législation désormais beaucoup plus favorable.

En conclusion, cet ouvrage inédit nous paraît un essai courageux et méritoire sur l'imprimerie et le commerce du livre à Toulouse, sous l'Ancien régime, et l'on regrette, encore une fois, que M.-T. Blanc-Rouquette n'ait pu mener jusqu'au bout un projet aussi passionnant. Rédigé dans un style très personnel, abondamment illustré, il s'appuie incontestablement sur une large documentation. Mais il souffre, aujourd'hui, dans son état actuel, de plusieurs carences qui rendraient sa publication difficile :

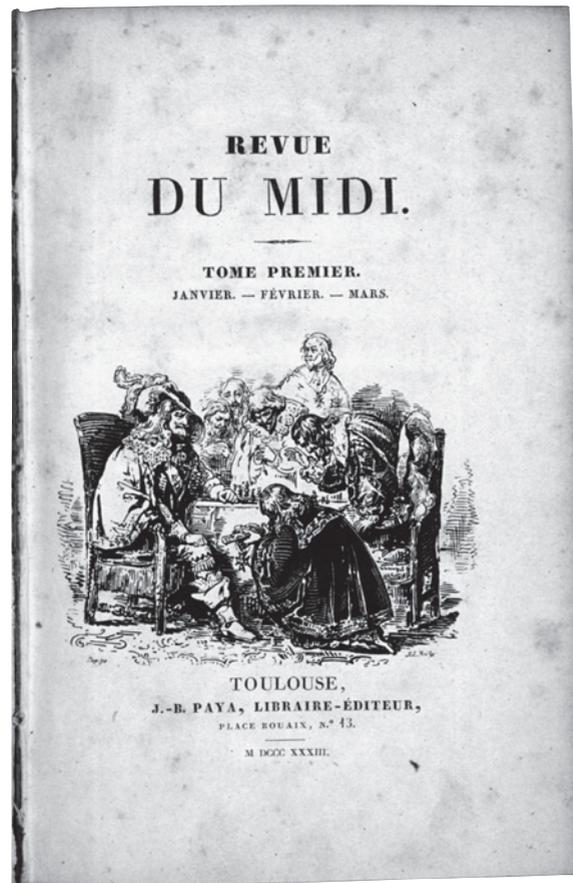


FIG. 10. PAGE DE TITRE DE LA *REVUE DU MIDI*, 1833.
Cliché G. Boussières, Bibliothèque d'étude et du patrimoine.

1. L'absence totale de notes et de références.
 2. L'absence d'une liste complète des sources utilisées et d'une bibliographie exhaustive.
 3. Si les corrections portant sur le fond semblent peu nombreuses ou peu importantes, en revanche les corrections portant sur la forme nécessiteraient un travail de relecture long et minutieux.
 4. De nouveaux travaux universitaires ont été publiés, depuis plusieurs années, qui apportent des informations complémentaires, des précisions, des éclairages différents qui affaiblissent ou émoussent, sur tel ou tel point, ou telle ou telle période, le caractère novateur de cet ouvrage.
 5. Enfin les illustrations sont dépourvues bien souvent de références, qu'il faudrait donc rechercher et retrouver à la Bibliothèque d'étude et du patrimoine.
- Néanmoins l'ouvrage de M.-T. Blanc-Rouquette figure désormais dans notre bibliothèque où il peut être consulté par tous avec profit. Nous espérons qu'il éveillera chez les étudiants, les professeurs, les chercheurs, de nouvelles vocations en matière d'histoire du livre.